

# Travail et Apprentissages

Revue de Didactique Professionnelle



N° 7

juin 2011

Activité, Expérience, Incorporation

Coordonné par Michel Récopé

Editions Raison et Passions

## SOMMAIRE

- Sensibilité, conceptualisation et totalité (activité-expérience-corps-monde)**  
Michel Récopé, Hélène Fache, Jacques Fiard p. 11
- Expérience et science s'opposent-elles ?**  
Gérard Vergnaud P. 33
- Expériences et construction d'invariants : connaissances opérationnelles, schèmes d'action et « qualités »**  
Janine Rogalski p. 45
- L'intervention ergonomique pour la prévention des troubles musculosquelettiques : quels statuts pour l'expérience et la subjectivité des travailleurs ?**  
Fabien Coutarel, François Daniellou p.62
- Incorporation, parcimonie et élégance de l'expérience au travail : vers une simplification des formations professionnelles**  
Marc Durand, Deli Salini p. 81
- Imagination et invention technique : l'activité corps et âme**  
Annie Gaudeaux p. 94
- Le dedans et le dehors**  
**Une exploration de la dynamique pré-réfléchie de l'expérience corporelle**  
Claire Petitmengin p.105
- L'immersion du geste dans l'expérience émergente de son activité cérébrale**  
Bernard Andrieu p. 121
- Sujet capable et conceptualisation**  
P. Postré p. 135
- Pourquoi le concept de corps-soi ? Corps-soi, activité, expérience.**  
Yves Schwartz p. 148
- Abstracts** p. 178

## Pourquoi le concept de corps-soi ? Corps-soi, activité, expérience

**Yves Schwartz**

Professeur émérite de philosophie, Membre de l'Institut universitaire de France, 1993-2003

Directeur scientifique de l'Institut d'Ergologie de l'Université de Provence.

**Résumé :** *Ce texte tente d'abord d'expliquer en fonction de quelles rencontres et interrogations la thèse selon laquelle toute activité de travail est toujours « usage de soi, par soi, par les autres » (Schwartz 1987) s'est progressivement reformulée sous cette forme : toute activité industrielle est toujours « dramatique d'usage d'un corps-soi », la « dramatique » renvoyant à la nécessité continue de trancher des débats de normes. L'activité humaine étant alors identifiée comme continuité de débats de normes dont le corps-soi est le creuset, il convient alors de se demander comment selon des emplacements temporels différents, ces débats de normes s'enchaînent, ce qui revient à argumenter comment les rapports en valeur aux milieux de vie et de travail s'incorporent au plus profond du corps-soi, y compris selon les temporalités les plus brèves, « enfouies dans le corps ». Enfin, il est alors nécessaire de comprendre quelle est l'unité énigmatique de cette entité -le corps-soi-, qui accueilli de l'expérience et des savoirs, de formes extrêmement diverses, notamment dans leur rapport au langage, qui articule en lui du patrimoine épistémique et une sensibilité axiologique, sans cesser d'être disponible ou contraint aux micro-choix et aux réajustements que la vie ne cesse de lui proposer ou imposer. Reprenant sur ce point partiellement à son compte la distinction de l'idem et de l'ipse, que Peirce a lui-même réutilisée à partir de développements de Ricoeur, ce texte se propose de concevoir les débats de normes enchaînés comme le cœur battant de la dialectique de l'idem et de l'ipse.*

**Mots clés :** *Travail, usage de soi, corps-soi, débats de normes, enchaînements de débats de normes, épistémique et axiologique, dialectique de l'idem et de l'ipse.*

Le colloque organisé par Michel Récopé les 11 et 12 Mai 2010 sur « Activité, Expérience et Incarnation : positions et méthodes » nous a donné l'occasion de revenir sur les raisons qui nous ont conduit à proposer la notion de



« corps-soi », et sur la réévaluation qu'une telle position implique: quant aux notions d'activité et d'expérience<sup>1</sup>.

## 1. Pourquoi le concept de corps-soi ?

Quand on est conduit dans le champ intellectuel à fabriquer des mots, sans à être un charlatan, il faut indiquer pourquoi cette innovation vous facilite la progression dans la trajectoire qui vous importe, comment elle vous permet d'éviter des chausse-trappes en suivant des chemins déjà trop richement balisés, où se perdra ce que vous cherchez à dire. C'est le cas, croyons-nous, de cette notion de corps-soi : elle s'est peu à peu imposée dans une dynamique de production conceptuelle, au cours de laquelle nous avons été confronté à diverses interrogations et interpellations. Pour ne pas être en incohérence avec les suggestions qu'elles dessinaient et ne pas se déliter, nos trajectoires de traitement ont hésité à emprunter des cadres notionnels stabilisés dans des ressources théoriques déjà en usage.

Dès lors que nous sommes incités à réfléchir sur les processus d'« incarnation » que manifestent nos réponses aux sollicitations et nos manières de capitaliser les rencontres de la vie, il nous paraît cohérent d'explicitier brièvement en quoi nous sommes passé d'une présentation de l'activité de travail comme *usage de soi (par les autres/par soi)*, à l'expression plus complète de *dramatique d'usage d'un corps-soi*.

À l'origine, au début des années 80, nous avons été conduit à créer un dispositif universitaire nouveau de réflexion sur le travail et ses transformations<sup>2</sup> (nommé primitivement A.P.S.T<sup>3</sup> jusqu'à la création en 1998 du Département d'Ergologie), alimenté notamment par la rencontre avec les ergonomes de l'École d'Alain Wisner au CNAM (dont le regretté Jacques Duraffourg). En parallèle, nous avons été sollicité de participer à un séminaire collectif sur une question qui se posait avec une certaine acuité dans le champ de la philosophie marxiste, la réévaluation de la « subjectivité » dans le processus historique. L'ouvrage *Je, sur l'individualité*, paru en 1987 aux Editions Sociales, fut la clôture d'un long travail collectif sur cette thématique, animé notamment par Lucien Sève au sein de l'Institut de Recherches Marxistes. Convaincu par l'expérience universitaire évoquée

<sup>1</sup> À cet égard, ce texte doit être considéré comme une suite de celui paru dans le n° 6 (2010) de la Revue *Travail et Apprentissages* consacré au précédent colloque de Dijon « Quel sujet pour quelle expérience ? ». Je me référerai fréquemment à ce texte pour éviter les redites (sous la référence Schwartz, 2010).

<sup>2</sup> Voir Schwartz et Léita (1985). Sur l'histoire de cette création de 1983 à 2009, voir Schwartz, 2009.

<sup>3</sup> A.P.S.T pour Analyse Pluridisciplinaire des Situations de Travail.

ci-dessus, nous esinions stratégique de faire valoir ce qui nous semblait désormais clair : à condition d'approcher le travail en « micro », à la loupe, c'est-à-dire à partir de ce qu'on commençait à appeler *l'activité* de travail, ce champ de l'expérience humaine était peut-être particulièrement propre à convoquer une interrogation sur la présence énigmatique d'une *personne*, d'une singularité vivante dans le traitement des situations à vivre. Vue contraire à une conception dévalorisante du travail comme temps vendu aux autres et où, de ce fait, chacun déserterait de lui-même. Double défi : d'abord, si une philosophie de l'histoire se propose de privilégier le champ de la production matérielle comme matrice d'une dialectique historique, alors il lui manquerait quelque chose si elle n'incorporait pas dans sa fabrication de l'histoire ce nœud de contradictions porté par *tout sujet d'activité industrielle* (la contradiction potentielle entre *par soi/par les autres*). Ensuite, contraintre par là-même une certaine *idée fautive de la culture* à mesurer son *inculture spécifique* quant à son approche du travail humain et contribuer de ce fait à une réévaluation des vraies dimensions de celui-ci. Ce fut l'objet de notre contribution, « Travail et usage de soi »<sup>4</sup>, à cet ouvrage collectif.

Dans cette dernière expression, la dimension explicite d'engagement du corps ne figurait pas. Paradoxe : la généralisation philosophique impliquée par le titre de cette contribution résultait pourtant largement d'études de situations industrielles, où la gestuelle et l'engagement des corps étaient massivement mis en œuvre. Cette extrapolation de la formule, « travail comme usage de soi », à toute forme d'activité industrielle humaine s'autorisait, à partir des enseignements des ergonomes, ou selon d'autres formes, d'Ivar Oddone<sup>5</sup>, très polarisés à cette époque les uns comme les autres sur des chaînes de montage, d'un raisonnement *a fortiori*, tiré dans ce type de configuration productive, d'une redécouverte de l'expérience ouvrière ou d'une découverte du *travail réel*. Nous ne reviendrons pas sur ce constat, maintes fois développé depuis que là même où les actes opératoires sont les plus prescrits, corsetés, n'autorisant en apparence aucune déviance personnalisée, dont les situations gouvernées par l'organisation *scientifique* du travail sont un paradigme, il y a toujours dans la pénombre ou l'invisible « demande spécifiée et incontournable faite à une entité dont on suppose quelque part une libre disposition d'un capital personnel. Telle est la justification du mot « usage » et telle est ici la forme indiscutable de manifestation d'un « sujet » » (Schwartz, 1992 (1987), p. 53)<sup>6</sup>. Si même là où

---

<sup>4</sup> Schwartz, 1987.

<sup>5</sup> Voir I. Oddone et alii, 1981

<sup>6</sup> Sur ce raisonnement *a fortiori*, à partir de l'exemple classique d'une opératrice de fabrication de composants électroniques, la présentation la plus pédagogique, nous concernant, se trouve dans Schwartz et Durive, 2003, pp. 21-30.

ne devrait s'observer que de l'usage de *soi par les autres* (les gammes opératoires prescrites, représentant l'extrême pointe et la plus proche de l'agir industriel dans l'ensemble des normes encadrant le travail dans des entreprises de cette nature), il y a pourtant, sans la moindre contestation possible, de l'usage de *soi par soi* (cette demande spécifiée et incontournable), à plus forte raison, aucune activité industrielle humaine, forcément moins corsetée que celle-ci, ne peut en être dépourvue.

Pourquoi « soi » ? C'est là que le choix des mots dans la formule générale du travail comme « usage de soi » s'enracinait bien, en dépit du paradoxe, dans la rencontre privilégiée du monde industriel et ouvrier : cet essai de recentrement du milieu autour des normes propres de la personne au travail nous apparaissait d'autant plus comme une énigmatique poursuite des exigences de la vie en nous, où l'on reconnaît toute la force de l'héritage de G. Canguilhem (notamment 1966), que le corps vivant ne pouvait être mis hors jeu de cet effort. Et cela même si nous affirmions clairement que ce corps vivant était en même temps celui d'un être psychique et historique. Comment alors qualifier le support de ce « recentrement » ? Support qui donc déjà ne pouvait être seulement « âme », s'il ne pouvait être seulement « corps ». C'est pour éviter d'engager cet effort de recentrement dans des problématiques trop codées du « sujet », de la « subjectivité », problématique qui risquait de neutraliser cette dimension d'une poursuite de la vie en nous, que nous avons préféré ce terme volontairement obscur de « soi ».

La participation prédominante, dans notre « dispositif A.P.S.T » d'interlocuteurs travaillant dans « les services », terme il faut le reconnaître, extrêmement ambigu mais connotant bien une transformation tendancielle profonde dans les manières sociales de travailler et de produire, a eu un double effet apparemment paradoxal.

Le premier conduisait à expliciter, pour y insister, une dimension de l'agir particulièrement inévitable lorsque des personnes humaines sont l'horizon indirect ou direct de l'*usage de soi* industriel. Cet arbitrage entre usage de soi par soi et usage de soi par les autres impliquait forcément de faire un choix, même intime, décidant d'une séquence de vie d'autres personnes, dont les modalités d'usage de leur temps de vie est alors variablement pris en compte par ce « soi » industriel. Quand une personne, plus ou moins sous pression, renvoie à un usager un dossier formellement « incomplet » ou au contraire, décide de le remplir elle-même avec des éléments déjà à sa disposition, usant d'un temps additionnel nécessaire, la présence de cet usager dans sa délibération invisible est forcément marquée d'une certaine façon, selon un degré variable de proximité en valeur. Elle fait un choix d'acte de travail d'où ne peuvent être exclues les modalités d'une prise sur elle d'un univers de valeurs intégrant diversement l'autre dans un

hypothétique monde commun. Qu'un agent au guichet décide ou non d'élever la voix, de ralentir ou non son débit d'expression face à un client visiblement mal à l'aise avec la langue locale, ces choix imperceptibles n'ont rien de neutre même s'ils ne sauraient être évalués et jugés à distance des contraintes du milieu.

Certes, cette dimension axiologique, d'un débat de soi avec soi dans l'axe d'un monde de valeurs toujours en (re)-construction n'a jamais été absent d'aucune situation d'activité industrielle, y compris dans le cadre de la production matérielle et d'un gouvernement taylorien du travail. Derrière le rapport « usinant » avec la matière, il y a toujours des choix d'usage industriels du génie humain (Voir in Schwartz, Durrive, 2003, pp. 29-30, la quatrième proposition extrapolée des constats ergonomiques sur l'écart prescrit /réel dans le cas d'une opératrice sur chaîne dans l'industrie de composants électroniques : la gestion de l'écart « renvoie à un débat de valeurs »).

Il n'empêche : la prolifération des activités dites de service oblige à affronter bien plus directement cette dimension trop inaperçue du travail : toute séquence d'activité industrielle enchaîne des arbitrages, des débats, immergés dans un monde social d'où la communauté de destin est toujours éminemment problématique, en reconstruction permanente. De ces arbitrages sont issues des décisions toujours partiellement inanticipables, des « renormalisations » : même dans l'infiniment petit, les résultats de ces arbitrages – ces « renormalisations » – recréent sans cesse de l'histoire, « il se passe continuellement quelque chose de nouveau », qui, en nous obligeant à choisir, nous oblige à *nous choisir*, comme êtres en prise sur un monde de valeurs. D'où l'idée que cet *usage de soi* est une contrainte d'enchaîner ces micro-choix permanents, et de là l'expression de travail comme *dramatique* d'usage de soi<sup>7</sup>. Finalement, l'activité industrielle devient de plus en plus une *rencontre de dramatiques d'usage de soi*, celle de l'agent au travail et celle de l'usager, du client, du patient, de l'élève...

Le deuxième effet paraît contraire au premier : le premier insistait sur une tendance particulièrement nette dans les secteurs dits des « services ». Le second, à l'inverse, était conduit à récuser une quasi différence de nature, souvent instituée, entre le travail manufacturier, industriel, où la production matérielle est la visée du résultat industriel, et où l'engagement du corps reste dominant et le travail dans les services où, au contraire, la présence du corps à l'ouvrage paraît secondaire. Certes, on sait bien que la distinction services /production est de plus en plus discutable, y compris à l'intérieur

---

<sup>7</sup> *Dramatique* renvoie à l'idée de séquences de vie où se produit de l'inanticipable, de l'histoire, et non pas nécessairement une épreuve, une tension difficilement supportable, même si ce peut être en effet le cas (voir Schwartz et Durrive, 2009, Dialogue 1, pp. 26-30).



du secteur dit productif via toutes les formes de gestion informatisée de la production. Mais la sous-estimation du corps à l'ouvrage dans ces activités de service comportait un risque double : mécomprendre la véritable nature de l'usage de soi dans ce type d'activité ; créer une dichotomie, ruineuse du point de vue anthropologique, entre deux usages du génie industriel humain, l'un où le corps est actif face à la matière inerte, l'autre où les connexions nerveuses cérébrales sont mobilisées dans leur confrontation à un champ social immatériel, le corps physique étant supposé demeurer relativement inerte et interchangeable. Si le premier effet indiquait des différences tendancielle, le second visait au contraire à recoller les morceaux.

Manifester l'omniprésence d'un corps au travail dans ces activités dites de service nous est alors apparu d'un enjeu philosophique et opérationnel majeur. Maintenir cette dichotomie, c'était casser l'unité d'un projet poursuivi dans l'histoire de l'humanité, d'un essai par le vivant humain de recentrement des contraintes et des ressources des milieux de vie autour de ses propres normes historiques de vie et de santé. Cet essai de vivre nous paraît se prolonger, à travers toutes les formes techniques et sociales inventées au cours de l'histoire. C'est cet essai de vivre qui est sanctionné dans ses réussites comme dans ses échecs, c'est via cette dramatique globale que peuvent s'apprécier les questions de santé ou de pathologie industrielle. On devine à quels aveuglements du gouvernement du travail peut conduire la sous-estimation de cet engagement, de son coût en termes de tension aussi bien dans les travaux dits faussement « manuels » qu'« intellectuels ». Compte tenu justement du poids de la gestion des dramatiques d'activité dans « les services », on ne s'étonnera pas qu'ils soient aujourd'hui un lieu privilégié de prolifération des « risques professionnels liés aux facteurs psycho-sociaux ».

Mais quel peut-être le support de cette gestion des arbitrages, sinon *ce même être « incarné »*, dont le rapport polarisé en valeurs avec ses milieux de vie, n'a cessé, des premiers âges du Paléolithique à l'univers des réseaux, de scander son devenir humain ? Il fallait donc impérativement restaurer une continuité des activités de service avec les types d'activité où cette « incarnation » va de soi (l'usage de la matière). Sans doute, dans les divers types d'activité de service, l'infiltration de ce rapport en valeur avec le milieu à vivre au sein de toutes les dimensions du corps est bien plus difficile à suggérer, mais c'est un défi qui peut être relevé.

Nous avons à propos de l'analyse des « ingrédients de la compétence » déjà relevé cette dimension incorporée de la compétence qui suppose un degré de maîtrise des modes d'infiltration de l'historique au sein d'une situation de travail et ce conditionne une gestion appropriée (Rappelons que dans le cadre du débat ouvert depuis les années 90 sur les notions de qualification et



de compétence, avec la mise en œuvre de « logiques compétences » dans les entreprises et de grilles de cotation des compétences, nous avons proposé d'approcher « l'agir en compétence », dans le travail, mais aussi au-delà, comme une synergie, toujours problématique d'*ingrédients*, de nature hétérogène. De ce point de vue, aucune méthode unique, supposant un concept unifié de la compétence, ne nous a paru susceptible de servir de base à son évaluation. Voir Schwartz, 2000 (1996), texte 24 pp. 479-503). Ce que nous avons ainsi appelé le second ingrédient de la compétence (voir 2000 (1996), texte 24, pp. 487-491), celui par lequel le traitement local de l'activité s'ancre dans le singulier et l'historique d'une situation, requiert l'omniprésence d'un soi qui est fondamentalement aussi corps. Et ce second ingrédient, avec des spécifications relatives, est tout aussi exigible dans la gestion des situations « de service ». Traiter des files d'attente suppose par exemple -mais avec une intensité variable selon les normes que va se donner telle ou telle personne- de recueillir toutes sortes d'indices, de suivre en temps réel un « climat » humain microsocial, en mobilisant en permanence ses cinq sens. Cela suppose de déplacer son regard, sa tête, son corps, de façon plus ou moins imperceptible si la personne souhaite préserver dans l'invisible ses micro-projets de traitement de la situation. Mesurer une tension (l'impatience des usagers éventuellement majorée par des personnes dont l'instabilité peut-être repérée par divers signes corporels, ou aggravée par des conditions d'exercice compliquées ce jour-là), et tenter de contenir la sienne propre par des médiations neurophysiologiques dont les secrets vous échappent largement.

À propos de cette forme de compétence « adhérente » à l'agir, Jacques Leplat parle justement de « compétences incorporées »<sup>6</sup>. Ces prélèvements *in situ* d'informations favorisant des arbitrages industriels appropriés (appropriés à la situation mais aussi aux choix personnels de traitement de la dramatique) ne sont guère différents des « repères synthétiques » que les ergonomes observent chez par exemple des opérateurs commis à la surveillance dans des industries de process. Il y a bien là une présence du corps sentant et vigilant, adhérent à et sélectionnant des paramètres variables de la situation. Nous parlons à dessein de sélection : le projet de recentrement, donc la polarisation en valeur de la relation au milieu de vie, s'infiltré dans tous les circuits du corps, et c'est bien cela, rappelons-le, qui justifie de parler d'une continuité de l'agir industriel à travers ses diverses formes techniques et sociales. Dans le cas des activités évoquées, les choix de prélèvements, exprimant cette polarisation en valeur, mobilisent la posture, la mimique, la gestuelle, la forme d'accueil ou de fermeture à l'autre. Bref c'est l'ensemble des ressources de notre corps qui supporte cette relation polarisée, pas seulement nos computations intellectuelles, et c'est

---

<sup>6</sup> *Éducation Permanente*, n° 123, pp. 101 sq.

pour cette raison qu'on peut être physiquement épuisé au terme d'une journée de travail dans ce type d'activité.

Soit cet exemple de confrontation entre un usager et un CIP (Conseiller d'Insertion Professionnelle), où l'on saisit comment cette « rencontre de dramatiques d'usage de soi » traverse et s'outille du corps : « les mimiques du visage, la posture et la direction du regard témoignent de l'intérêt ou du désintérêt de l'utilisateur face à une proposition. Ces gestes sont bien des choix, des processus de renormalisation, car leur perception par le CIP conduit celui-ci à réajuster les solutions proposées, qui seront également réévaluées par la perception de nouveaux micro-gestes. Il en est de même pour le CIP, qui exprime par ses micro-gestes ses projets, ses valeurs. Si le CIP considère que ce type de contrat de travail ne contribuera pas à améliorer la situation de l'utilisateur, il exprimera grâce à ses micro-gestes son point de vue, par exemple, par le ton de sa voix<sup>9</sup> ».

Même lorsque les formes du travail paraissent faire tomber en déshérence l'enveloppe corporelle, comme lorsque le langage est le seul véhicule et outil de la consommation en activité industrielle (exemple, les formes de télétravail), c'est pourtant via une synergie indistincte, une ponction obscure sur toutes les ressources logées au creux de cette enveloppe que la production s'accomplit (plus ou moins bien, selon l'intensité de leur usage). « Penser le travail du langage comme immatériel, dit Josiane Boutet en de belles pages de *La vie verbale au travail*, rend difficile de concevoir la spécificité importante de ces métiers : l'activité langagière des salariés y est à la fois un facteur de productivité et une activité de production ». La souplesse d'usage, les mille modulations possibles phonologiques, sémantiques... que rend possible le langage s'usinent à l'extrême pointe d'une computation intellectuelle dont les trajectoires d'efficacité en appellent à un obscur « faire ensemble » d'un corps historique au travail. « Le travail langagier dans les services constitue une activité perceptive et motrice qui engage le corps des salariés avec leur larynx, leur voix, leur capacité auditive, et, en même temps une activité de nature intellectuelle qui met en jeu leurs compétences graphiques, leurs compétences discursives, la qualité de leur mise en mots des dialogues, leurs habiletés argumentatives » (2008, p. 87).

Comment met-on en mémoire, comment range-t-on, hiérarchise-t-on, de manière immatérielle, des savoirs, gestes, procédures à réactualiser au moment opportun ? Comment gère-t-on les degrés d'oubli nécessaire pour affronter des situations mixant toujours du typique et du singulier ? Comment s'y prend-on pour gérer sa fatigue tout au long d'une journée de travail ? Il y a tout un « dressage » de son corps que chacun doit faire avec les histotiques, les atouts, les faiblesses qui sont les siens.

---

<sup>9</sup> Sabine Lauroua, 2004. Voir dans le même sens le travail de Françoise Lima, 1996, in Schwartz, 2000, p. 36.

Un des aspects les plus frappants de cet engagement du corps dans des activités réputés « non corporelles » regarde aujourd'hui du côté des études récentes sur les Troubles Musculo Squelettiques, et l'effet probable des tensions de ce que nous avons appelé les dramatiques d'usage du soi dans la production de ce type d'altération<sup>10</sup>. Comment ces synergies érigmatiques au service de stratégies plus ou moins claires ou obscures à la conscience se modulent-elles selon les avancées en âge, comment un corps sexué ajuste sa différence et sa manière d'être sexué pour faire valoir sa gestion des situations dans un milieu de travail où cette dimension reste en pénombre sans jamais en être absente ?

Avec cette étrange entité, support de notre polarisation en valeur de nos milieux de vie (dont les milieux de travail), sur quoi avons-nous « mis la main ?

D'une part, nous croyons pouvoir affirmer que le travail comme usage de soi, est usage d'un *corps-soi*. En effet, ce qui est l'essentiel de cette formule, le débat entre usage de soi par soi et usage de soi par les autres, la contrainte d'arbitrage, donc la présence de valeurs qui rendent possibles les choix, les résultantes de dramatiques en termes de recentrements, de « renormalisations », investissent, infiltrent les circuits d'agir hiérarchisés de notre corps. Un *monde de valeurs*, terme éminemment obscur mais dont la présence en nous est indubitable<sup>11</sup>, donc un monde en désadhérence par rapport à notre présence au monde *hic et nunc* diffuse dans nos connexions nerveuses et fibres musculaires pour nommer nos agirs<sup>12</sup>.

Ensuite, cette « union de l'âme et du corps », pour parler comme Descartes, ne peut-être l'objet, comme il le reconnaissait lui-même si justement, d'aucune « idée claire et distincte ». N'essayez pas, disait-il à la Princesse Elisabeth de Bohême, de comprendre, à l'aide d'une telle idée, comment l'âme « a la force de mouvoir le corps ». Il nous paraît hautement significatif que ce soit à l'occasion d'une tentative de penser l'« agir ensemble » du matériel et de l'immatériel en nous, que pour la première fois dans la philosophie, l'obscur devient une norme de pensée : « les choses qui appartiennent à l'union de l'âme et du corps ne se connaissent qu'obscurément par l'entendement seul ».<sup>13</sup>

---

<sup>10</sup> Voir les importantes contributions de J. Daniellou, notamment 2008.

<sup>11</sup> Voir Schwartz et Durrive (2009, pp. 61-80).

<sup>12</sup> Certains travaux faits dans le champ des activités physiques et sportives sont très éloquentes à ce sujet : voir Michel Récopé... Et la thèse d'Hélène Fache (2011).

<sup>13</sup> Lettres de Descartes à Elisabeth des 21/05/1643 et 28/06/1643. Sur ces points, voir Schwartz, 2007, p. 125.

Il n'y a pas de domaines définis et circonscrits où l'on puisse traiter de manière segmentaire une dimension de cet *agir ensemble*. De ce fait, aucune discipline académique, des neurosciences à la science politique en passant par la psychanalyse, et ajoutons, aucune technologie du gouvernement humain de l'activité (industrielle) ne peut prétendre s'appropriier et faire « la science » de cette entité ou d'une partie de celle-ci dans son affrontement aux rencontres de la vie.

Globalement, cette entité désormais nommée « corps-soi » transgresse donc les frontières entre le biologique et l'historique. Ou plutôt, elle historicise un support biologique sans que l'on puisse pour autant s'autoriser à détacher cet effort de recentrement, qu'on peut aussi appeler quête de santé, de ses héritages immémoriaux enracinés dans le vivant en général. Ce *soi* est donc un sage « inconnu », pour reprendre une formule de Nietzsche, précisément parce qu'il est *corps-soi*<sup>14</sup>. Il réunit en lui un triple ancrage :

- biologique, ce corps donné à la naissance, avec ses potentialités et ses limites, porteur d'une quête de santé encore générique et indéterminée ;
- historique, via les débats de normes (par soi/par les autres) qui sont la substance même de ses dramatiques et ne prennent sens que dans un moment particulier de l'histoire ;
- singulier, dans l'expérience de vie de *chaque* personne, dont la négociation de ses dramatiques s'opère comme agit d'un corps physique personnel, un corps désirant, en permanente tentative de « dressage » et d'appropriation de ce support de vie propre, pour répondre aux rencontres et épreuves. C'est au cœur de ce corps-soi singulier que s'infilte le rapport variable de chacun à un « monde des valeurs » qui le dépasse, plus ou moins selon chacun.

Trois ancrages absolument indémêlables. Travailler, ce serait donc tenter de mettre en synergie ce triple ancrage dans le traitement des débats de normes qui scandent sans interruption nos rencontres industrielles.

## 2. L'activité comme débats de normes enchâssés

Il serait maintenant nécessaire de suggérer une dimension ou plutôt une scansion temporelle à cette permanente tentative du corps-soi de vivre en santé le rapport à son milieu de vie.

En premier lieu, cette tentative, nous la caractérisons comme séquence de débats de normes. Il nous a semblé devoir aller au-delà de l'arbitrage : usage

---

<sup>14</sup> Voir Schwartz 1992 (1987), pp. 57-58 et 2010, pp. 19-21. Brève allusion est faite dans ce dernier texte aux « trois médecins atypiques », dont nous avons souvent parlé ailleurs, Canguilhem, Wisner et Océane, qui nous ont fortement porté pour défendre cette conception élargie de la quête de santé.



de soi par soi / par les autres. Rappelons pourquoi il y a une inéluctable succession de débats de normes : nous avons à agir dans un monde que nous n'avons pas créé, saturé donc de *normes antécédentes* de divers niveaux, de divers degrés de proximité avec l'exigence du présent. Or nous avons avancé qu'il était simultanément *impossible et invivable* que notre agir soit sous le strict gouvernement de ces normes antécédentes. D'où la nécessité que nous nous donnions à nous-même des normes partielles, réajustées à l'instant de l'agir, pour traiter « la » situation. Notre vie est donc une séquence de débats de normes, requise par cette configuration normes antécédentes d'un côté / impossible invivable de l'autre, débouchant sur une série de résultantes que nous nommons « renormalisations »<sup>15</sup>.

Soit. Mais quel lien entre ces différents débats ? Question de l'unité de l'expérience où l'on pourrait relire une version très décalée de l'unité originellement synthétique du sujet transcendantal kantien. Comment penser la relative singularité d'un débat de normes propre à un instant particulier et son inclusion plus ou moins cohérente ou perturbatrice dans un débat de normes d'un etpan temporel plus élevé, confronté à « une situation » de plus grande ampleur où s'insère plus ou moins la précédente ? Vivons-nous un patchwork incohérent de débats et de renormalisations ? Est-ce ainsi que nous vivons ? Comment cet enchaînement d'inclusions partielles, que l'on doit supposer puisque notre expérience de vie existe, est-il possible, dans le support même de ces débats, c'est-à-dire notre corps-soi ? C'est le problème de l'*enclassement* partiel des débats de normes.

Ainsi telle personne peut « renormaliser » son emploi du temps d'une journée de travail en hiérarchisant à sa façon les diverses tâches qu'elle est supposée accomplir (normes antécédentes), selon ses propres normes d'appréciation des difficultés, d'évaluation plus ou moins critique de l'usage qu'on attend d'elle, et de préservation de ses ressources physico-mentales. Mais au cours de cette journée partiellement recentrée autour des normes propres de la personne, des appels téléphoniques, des visites, des difficultés ou opportunités imprévues doivent la mener à inclure des séquences de débats de normes « de niveau inférieur » au sein de ce recentrement initial, si

---

<sup>15</sup> Sur ces points, nous renvoyons notamment à Schwartz, 2010, 2007, 2000, pp. 598-605 et Schwartz et Durive 2009, Dialogue 2 et « Manifeste pour un engagement ». Notons un point important : M. Merleau-Ponty est une référence riche et obligée pour toute prise en compte du corps-propre, cette indistinction « âme corps » dans notre être au monde. Craignons donc d'être injuste en ne lui donnant pas le poids qui lui revient dans cet essai difficile de dire l'obscur et peut-être l'indicible. A notre décharge, nous dirons que c'est précisément parce que notre être au monde est un rapport *ab initio* polémique, médié par cette dimension de *débat* que cette phénoménologie du corps propre ne nous convainc pas (encore ?) Nous serions très disposé à voir en ce point la séparation entre Merleau-Ponty et Canguilhem, pourtant tous deux grands lecteurs de Goldstein.

*d'est possible*. Car il peut arriver que les choix issus de ces micro-débats *perturbent*, c'est-à-dire conduisent à reconsidérer partiellement la cohérence organisatrice de ce recentrement initial.

On peut ainsi penser une dynamique d'enchaînements problématiques, jusqu'à l'infini, jusqu'à des saccades oculaires spécifiées, totalement inaperçues de nous sans être pourtant déconnectées des choix du « Soi », comme dirait Alain Berthoz<sup>16</sup>.

De même un rondier peut sélectionner un repère auditif (bruit d'une vanne) plutôt que visuel (aspect d'un jet de vapeur) à un moment donné de la vie d'une installation, compte tenu de ce qu'il sait -ou sent- de l'état de l'installation à un instant donné, et du degré d'appropriation comme sienne de celle-ci. Un recentrement de large empan du rapport de sa vie à l'installation, comme forme de « projet-héritage »<sup>17</sup> est susceptible d'inclure des micro-débats de normes quant aux choix des informations à prélever via les cinq sens. Débat de normes qui serait bien différent de celui d'un novice, au même moment et endroit, moins impliqué dans la sécurité de l'installation. Cela suppose que notre corps-soi, à tous les niveaux entre le conscient et l'« enfoui dans le corps », internalise des processus de sélection d'informations pertinentes, déterminant et hiérarchisant des débats de normes, infiltrant les effets de rapports en valeur à des situations d'ampleur variable, y compris infinitésimales.

C'est vers ce sens que nous « tirons » la notion de « corps produit » dont Canguilhem évoque la genèse à partir du « corps donné » dans les *Essais sur la Médecine* (2002 (1990), pp. 58-63). Et *l'activité humaine* (cf. Ibid., p. 59, § 3) nous paraît être cette tentative permanente de donner cohérence à ces enchaînements de débats de normes ; avec toutes les formes d'échec partiel ou total dont certaines tragédies du travail aujourd'hui donnent des formes singulièrement préoccupantes.

Les investigations du côté de la psychologie cognitive, des neurosciences apparaissent dès lors indispensables pour tester ces hypothèses. Ainsi, nous nous sommes souvent interrogé sur le lien entre *mémoire de travail* et *mémoire au travail*. La mémoire de travail apparaît comme une extension de la mémoire immédiate. Elle « regrouperait un nombre relativement important

---

<sup>16</sup> Voir Berthoz, 1997, p. 287

<sup>17</sup> Voir Schwartz, 1988, pp. 481-487. Nous avons avancé alors que dans tout milieu de travail, sous réserve qu'il ait bénéficié d'une certaine stabilité dans la durée, se côtoient, voire s'affrontent parmi ses divers protagonistes diverses formes de valorisation de l'histoire de ce milieu (une entreprise, un établissement, un service...), nourrissant divers engagements initiatives, projets au sein de ce milieu. Et réciproquement, ces engagements et initiatives conduisent à choisir, valoriser, trier dans le passé de ce milieu ce qui légitime cette dimension de projet.

de capacités temporaires, chacune dépendant d'un des systèmes cérébraux spécialisés dans le traitement d'une information » (Squire, Kandel, 2002, p. 107). Il faut maintenir ce matériel dans le lobe frontal, pour « une utilisation temporaire », pour « guider le comportement et la cognition », bref pour pouvoir *agir* (d'où mémoire de travail) en intégrant des éléments pertinents à cette fin. Mais cet effort « top-down » de maintien de l'activité neuronale dans les aires sensorielles pour un délai, très court certes mais suffisant pour en intégrer les données et rendre ainsi possible cet agir, et ceci malgré les « distracteurs » éventuels (ibid, p.108), cette disponibilité certainement hiérarchisée en faveur de certains types d'information sensorielle, *d'où viennent-ils ?* Ce que nous pensons être une sélection, une hiérarchisation différentielles selon les sujets, les auteurs que nous citons, en tant que psychologues, les imputent à « l'attention, la motivation et l'orientation générale du comportement » (ibid.), termes génériques de leur discipline. Nous dirions quant à nous, pour « remettre en histoire » ces efforts et hiérarchisations que c'est bien le type de « projet-héritage », de rapport global en valeur<sup>18</sup> à ce milieu présent *hic et nunc* d'où peut être prélevée une multiplicité initialement non hiérarchisée de données sensorielles (voir l'exemple du rondier et du novice ci-dessus), c'est ce rapport global qui va permettre cette sélection. Si ce projet héritage ancré dans une mémoire à long terme est opérateur de choix de ce que la mémoire de travail doit sélectionner et maintenir en mémoire dans le lobe frontal, on pourrait alors parler de lien étroit entre mémoire de travail et mémoire *au* travail.

Ainsi on pourrait comprendre que le corps soi est un *tout* confronté « activement » à un milieu écologico social. Dans le cadre de projets héritages d'empans relativement larges, relativement stabilisés quoique toujours disponibles aux dramatiques des renormalisations de divers niveaux, s'enchâsseraient dans une plus ou moins grande cohérence des débats de normes, des projets-héritages d'empans temporels et d'enjeux plus réduits, allant jusqu'à « l'enfoui dans le corps », le geste dénommé « habituel », jusqu'à subsumer partiellement les processus instantanés de la mémoire de travail. Mais avec l'éventualité permanente soit d'une recomposition entre les divers niveaux de projets-héritages<sup>19</sup>, soit de manière plus critique le risque d'un enchâssement bâtarde, voire d'une impossible cohérence entre les renormalisations à engager (ce qu'à un certain niveau de conscience on entend nommer, expression significative

---

<sup>18</sup> Très proche, croyons-nous de ce que M. Récopé et alii, dans leur beau texte de ce recueil appellent *sensibilité à*.

<sup>19</sup> Or, pourrait sans doute penser là aux diverses redéfinitions et recompositions entre *actes*, *actions* et *opérations* dans l'œuvre de Leontiev (voir par exemple 1984, chapitre 3, §5).

mais ambiguë, « activité empêchée »)<sup>23</sup>. Cas de figure qui peut, dans le meilleur des cas, renouveler la mémoire à long terme, faire retravailler les projets-héritages de niveau supérieur (ce qui n'est jamais seulement un processus individuel), mais peut aussi conduire à l'impossible affrontement à la situation (de travail) à vivre, aux phénomènes appelés par certains « souffrance (au travail) ». Échec d'une recherche de cohérence qui traverse, en tant qu'entée sur des projets-héritages de large empan, toutes les configurations de vie d'un corps-soi, et par exemple dans nos sociétés où fonctionne encore en mailles assez serrées la distinction « travail/hors travail », cette césure fragile entre vie personnelle et professionnelle.

La notion d'« enchâssement » fonctionne donc pour nous comme essai de suggérer comment notre rapport en valeur s'insérine au plus profond de notre corps-soi, la médiation se faisant par des combinaisons problématiquement hiérarchisées de débats de normes, débats qui, à quelque niveau que cela soit, ne peuvent être tranchés que par l'arbitrage d'une verticalité axiologique. Nous nous sommes débattu depuis un certain temps avec ce type d'exigence (voir par exemple Schwartz, 2000, pp. 318-319, Conclusion, § 1,3 à 1,6, § 2,3). Lorsque nous nous sommes interrogé sur le contenu de ce que pouvait être la « compétence » (au travail), nous n'avons pu éviter, comme nous l'avons évoqué plus haut, de la dissocier en ingrédients tout à fait hétérogènes (6) dont la mise en synergie problématique relevait à chaque fois pour partie des singularités de la rencontre entre une personne et une situation (voir *ibid.*, 2000 (1999), texte 24). L'un d'entre eux, l'ingrédient 2, déjà mentionné, nous obligeait à intégrer dans ce qui nous rend « compétent » face à une configuration sociotechnique particulière cette mobilisation des circuits du corps-soi, dont l'opérativité nous échappe en des marges indéfinies, au bénéfice des renormalisations de large empan que nous appelons des « projets-héritages ». Cette omniprésence d'un corps, d'un « corps-soi », dans les circonstances d'une gestion efficace des situations est ce qui manifeste le plus clairement l'ancrage singulier, historique de cet ingrédient. Ce « corps soi » en effet, qui négocie, incorpore des repères, des valeurs, est toujours un corps propre, pris dans l'axe d'une biographie singulière. Deux corps ne se « domestiqueront » pas de la même manière, n'articuleront pas dans l'énumération de leur être les mêmes informations, les mêmes contraintes,

---

<sup>23</sup> Ce que Hartmut Rosa appelle *l'accélération* du temps conduit sans aucun doute à recomposer la hiérarchie des usages de notre temps et donc risque de détruire partiellement le rapport entre cette hiérarchisation et les valeurs qui l'organisent ; et ceci n'est pas sans effet pathogène. Ces « rapports à soi » que sont les projets-héritages sont bien des rapports au temps, la recomposition plus ou moins contrainte des synergies risque fort d'être pathogène (cf. Rosa, 2010 (2005), p. 169, p. 181).



les mêmes manières de « combattre l'oubli » par exemple », (ibid., p. 490). Nous évoquons un saisissant exemple issu des travaux de notre ami et collègue Pierre Trinquet : pourquoi un ouvrier coffreur entend le bruit d'une grue qui grince sur un chantier et se précipite pour porter aide à ses compagnons, alors que le chercheur, lui-même issu du même milieu professionnel, n'entend rien et ne comprend rien à ce geste inopiné ? Pourquoi sinon parce que le corps-soi de l'ouvrier, particulièrement son système auditif, s'est *incorporé* une condensation d'histoire, professionnelle, sociale, locale, qui le conduit sans un temps de délibération assignable à un agir industrieusement et socialement compétent (ibid., p.498).

On pourrait également mentionner l'hypothèse d'Alain Wisner selon laquelle les stratégies oculomotrices efficaces d'un ouvrier soudeur d'une brasserie implantée à Bangui par une entreprise du Nord de la France (cas typique d'un transfert de technologie) avaient chance de renvoyer, non bien sûr à une familiarité avec les industries de process dont il ne pouvait culturellement disposer dans son héritage, mais à une disponibilité de vigilance et de synthèse de repères sensoriels éloignés de l'objet à chasser, culturellement incorporés par des pratiques immémoriales de chasse et de pêche (voir ibid., pp. 651-652)<sup>21</sup>.

Que cet enchâssement jusqu'au plus profond de « l'enfoui dans le corps » s'articule sur des valeurs de coordination d'ordre social pourrait par exemple s'illustrer par le concept d'« unité composite d'action » forgé par l'ergonome Bernard Pélegrin à propos de sa remarquable étude sur la Direction Opérationnelle d'un triage marchandise (D.O.T) à la SNCF. Pour les six agents opérant dans cette D.O.T, de cette continuité diachronique des informations reçues, à négliger ou à traiter, venant tout aussi bien des DOT des autres gares de triage du territoire national que des micro-événements du chantier local, informations différentes selon les responsabilités fonctionnelles propres des agents, comment ajuster de manière synchrone les décisions opérationnelles à prendre issues de ces sources d'informations hétérogènes et engageant collectivement le mode d'écoute et de traitement des suivantes ? Pélegrin parle de la « dimension collective de l'activité individuelle », manière de tenir compte et d'intégrer « la nécessité pour l'activité individuelle de rester ajustée (sans « jeu », pour rester en mesure) à l'ensemble qui est produit synchroniquement par l'ensemble des collègues. » Métaphore d'un orchestre sans chef d'orchestre : l'absence de celui-ci pour maintenir une permanente « synchronie diachronique » ne peut-être

---

<sup>21</sup> Nous renvoyons à des pages également saisissantes de Michel Jouanneaux, pilote de ligne réfléchissant aux dimensions incorporées de ses choix d'agir professionnel, par exemple dans 1999, pp. 215-225, et de manière encore plus argumentée, dans *De l'agir au Travail* (sous presse, Octarès éditions) sur la façon dont la contrainte de l'être et l'agir au présent convoque dans les circuits du corps pour les retravailler les différents niveaux de l'affectif et du penser.

suppléée que par une attention floue mais instruite aux échanges téléphoniques des autres, tonalités des voix, mimiques et gestuelle, déplacements, tous indices à intégrer dans l'instant, incorporés par un corps-soi, qui ne passent qu'occasionnellement au niveau réflexif et langagier, et propres à infléchir les réceptions et traitements de l'information pour chacun des protagonistes de cette direction opérationnelle<sup>22</sup>.

Cette dimension de l'enchâssement nous paraît résulter des études historiques que nous essayons de mener sur l'histoire du concept d'activité. Nous en avons proposé un résumé lors d'une sollicitation qui nous avait été faite de contribuer au recensement des théories de l'activité lors du Congrès de l'International Ergonomics Association, à Maastricht en Juillet 2006 (voir notre texte note 13 ci-dessus). Nous nous sommes demandé dans quelles circonstances le concept d'activité apparaît dans les textes de quelques grands philosophes (en essayant de tenir compte de la langue d'exposition). L'activité au sens ergologique peut-être conçue comme l'essai de joindre l'instruction des deux branches que nous avons cru distinguer dans cette histoire : que ce soit celle qui s'interroge sur l'agir humain visant la production de connaissances (dont le modèle a longtemps été les mathématiques) ou celle qui s'interroge sur les conditions de possibilité du faire industriels. Dans les deux cas, qu'il s'agisse de chercher à produire du concept ou de chercher à produire un milieu de vie conforme à nos normes de santé, l'essai de cloisonner des facultés, des ressources, des puissances spécifiques, s'avère impraticable, vient le moment où il faut « recoudre » les morceaux, quitte à sacrifier le souci du clair et du distinct dans ce qui vise la compréhension de notre agir. La séparation radicale de ce qui serait au pôle du corps biologique et au pôle de la « substance pensante » (pour user d'une expression cartésienne) n'est pas recevable. L'activité humaine, dès lors que ce concept a été thématiqué comme tel (comme chez Kant) et aujourd'hui encore tel qu'il fonctionne dans le langage ordinaire hors les notions plus élaborées de l'ergonomie, de la psychologie historique, du pragmatisme américain, fait toujours signe, sans que cela soit le plus souvent thématiqué.

---

<sup>22</sup> Voir *Pour passer le triage au crible, le projet ETN.4 à la SNCF*, Rapport de Recherche du Centre « Culture, communication et Forces Productives » (aujourd'hui sous équipe Ergologie du CLPERC-CNRS, Université de Provence) et société ACTIVITA, Grenoble, 1988. Et à paraître dans la Revue *ERGONOMIA*, n° 5, Bernard Pétrogia, « Sur l'autoconfrontation : vous avez dit « croisé » ? ». Voir aussi dans l'important ouvrage d'Alexandra Bider, récemment paru (2011), pp. 317 sqq (« Au principe d'une niche écologique : une division tacite du travail »). Lorsqu'il y a un chef d'orchestre, il se joue encore toute une série d'ajustements surprenants pour le novice : voir le mémoire de Master *Ingénierie de la formation et des compétences* (Université de Strasbourg, Sciences de l'Éducation), de Claire Hollenstein : *Le corps-soi du musicien : recueil des entretiens*, sous la direction de Louis Durrive (2008-2009).

vers cette nécessité de *reconcilier les morceaux*, de penser l'unité de l'entité, matrice de notre effort de vivre (et que nous appelons *corps-soi*).

D'où cette caractérisation partielle de l'activité au sens ergologique : *synergie problématique et énigmatique des hétérogènes en nous*. Problématique parce que rien ne garantit, on l'a dit, sa réussite, son degré de faisabilité et de félicité. Énigmatique, en tant que creuset de cet enchâssement : aucune discipline ne peut circonscrire les hiérarchisations de circuits, de temporalités si prodigieusement différents qui doivent pourtant faire partiellement cohérence, tout hétérogènes qu'ils soient, comme par exemple la synergie des ingrédients 1 et 2 de la compétence (et par là-même de l'ingrédient 3). Pas de statut du corps soi sans appui aux recherches coopératives et indéfinies sur ces enchâssements qui lient énigmatiquement les ressources et limites propres d'un corps biologique à un monde -obscur- de valeurs.

On ne s'étonnera pas dans ces conditions que les explorations intellectuelles qui cherchent à décrire la synergie instant après instant de nos ressources spécifiquement corporelles, subordonnées à des valeurs d'usage de notre vie comme le mode d'engagement dans la pratique d'un sport, soient un des domaines les plus avancés en matière d'enchâssement<sup>23</sup>. À cet égard, nous sentons une grande convergence entre nos précédents propos et les notions proposées par le texte de Récopé et alii à propos par exemple d'une « structure totale » (§ 5), dont les « actes, les perceptions, les ressentis » apparaissent comme « l'actualisation contextuelle, à différents moments et selon diverses circonstances du jeu » (il s'agit là d'une recherche sur la pratique du volley-ball par des groupes de jeunes, voir M. Récopé, 1996, H. Fache, 2011), Même idée très stimulante selon laquelle la « *sensibilité à* », celle qui exprime la norme prévalente de l'agir, « *corporifiée* », c'est-à-dire « *constitue le corps des pratiquants* » : les sensations subsumées sous cette norme prévalente dans le rapport au jeu, initialement « focalisées sur les mains » (pour réceptionner le ballon) migrent vers l'ensemble du corps, « induisant la création de nouvelles postures, formes d'appui et proprioceptions et une autre mobilisation corporelle » (§ 6). *Sensibilité à* assimilé à un *transcendantal*, instaurant un « ordre phénoménal constitué au cours d'une histoire individualisée d'activités et d'expériences » (ibid.).

### 3. Corps-soi : être et histoire

Usage de soi dans le travail, dramatique d'usage d'un corps-soi, définition de cette dramatique comme débats de normes, corps-soi comme enchâssements de débats de normes d'où résultera d'incessantes

---

<sup>23</sup> Verjnaud, pour expliciter le concept de schème prend comme exemple l'organisation et le déroulement des gestes du perchiste Bubka (1996, p. 279).

renormalisations de tous niveaux : inutile de cacher que cet itinéraire conduit à rencontrer des questions redoutables que d'autres tentent d'approcher selon des voies plus ou moins proches ou éloignées des nôtres.

On pourrait résumer les difficultés comme suit, à partir de cette assomption de l'activité humaine comme enchâssement de débats de normes.

- Qui dit « débats de normes » convoque une dimension axiologique au principe même de tout agir humain. Entre les normes antécédentes et les dimensions locales de l'impossible/invivable, le débat ne peut être tranché qu'en référence à un obscur monde des valeurs. En même temps les renormalisations, qui en résultent mettent en chantier du savoir. *A parte post*, sans doute : comme le cite Pastré, se référant à Rabardel et Samurçay, « il n'y a probablement pas d'activité humaine qui ne comporte une part d'apprentissage » (2005, p. 232). Mais il est tout aussi impensable qu'*a parte ante*, l'acte de renormalisation ne s'opère sans regard sur le « magasin de savoirs » dont chacun dispose en propre au présent. Louis Duménil reprenant notre hypothèse du triangle Valeurs-Savoirs-Agir, le rappelle : « Car la norme a deux sources : les savoirs et les valeurs ». Pas de renormalisation sans que « ce que l'on sait généralement de la situation à gérer (les savoirs du métier, de l'organisation) » ne vienne « croiser ce que je sais spécifiquement à propos de cette situation » (2010, p. 31). Donc, dans cette dialectique permanente de l'*ante* et du *post* une dimension que l'on pourrait appeler épistémique. La première question nous renvoie donc à cette dualité de l'axiologique et de l'épistémique au cœur de l'activité humaine.

- Mais nous avons parlé d'enchâssement : s'il est difficile de penser rendre compte des rapports différenciés à ce monde des valeurs qu'entretient chaque débat de normes à son propre niveau, il paraît beaucoup plus clair que chaque niveau de débat de normes met en chantier des formes et des modalités de savoir extrêmement différenciées. Peut-on nommer, catégoriser, hiérarchiser ces formes de savoirs, les unes plus proches du pôle de ce que nous appelons l'adhérence, celui qui renvoie à la nécessité de trancher le débat dans l'immédiateté de l'agir le plus local, les autres au contraire s'inscrivant dans des débats d'empans temporels beaucoup plus larges ? La deuxième difficulté nous renvoie donc à la nature épistémique des différents savoirs, à l'homogénéité supposée mais problématique du terme de *savoir* pour couvrir cet éventuel *continuum*.

- La troisième difficulté nous renvoie aux perplexités sur cet être étrange, qui soit à la fois pouvoir d'accumulation, de stabilisation des acquis de son histoire (de ses « renormalisations »), et en même temps un être disponible



pour répondre en continu aux débats de normes de l'agir, susceptibles de dénormaliser ce qui s'était stabilisé. Qu'est-ce qui en nous doit subsister pour que ce qui demeure puisse se transformer<sup>24</sup> ?

On vient de le voir : il ne peut y avoir à chaque moment de la vie *table rase*, ni dans l'axe axiologique (existence de projets-héritages de divers empan) ni dans la dimension épistémique (selon leurs degrés de plus ou moins grande « adhérence » aux situations, les divers savoirs doivent plus ou moins outiller les renormalisations en fonction du niveau de singularité des situations nouvelles envisagées et à traiter). Plus synthétiquement encore, ces dialectiques transformatrices mobilisant inextricablement l'axiologique et l'épistémique doivent pouvoir se sédimenter pour crédibiliser une *personne*. Et en même temps, cet être énigmatique n'est pas libre d'arrêter de « faire histoire » (par ses renormalisations) et donc ne pas être transformé, même à titre infinitésimal, par sa propre puissance reconfigurante.

Vieux problème philosophique du même et de l'autre, ou pour parler en termes aristotéliens, du substrat du changement, de la si délicate articulation chez le vivant humain de l'être et de l'histoire<sup>25</sup>.

Sur ces trois questions majeures, on ne fera qu'évoquer quelques points, pour poursuivre des débats féconds déjà entamés.

**3. 1. La première difficulté** est fort bien présentée, nous semble-t-il, par Récopé et alii, dans ce recueil, par la « complémentarité norme-schéma » (§ 8). Le schéma renvoie plutôt à la dimension épistémique, les normes à la dimension axiologique, via les rapports normes / valeurs. « Du point de vue de l'ergologie, penser dans l'action n'est pas seulement une obligation issue du milieu, c'est aussi un impératif de santé. On retrouve ici la double lecture : activité intellectuelle et activité vitale. *L'effort de connaître est aussi un effort de vivre* » (Durrive, 2010, p. 37). Une question anthropologique est posée par cette tension duelle. Nous avons fait l'hypothèse d'une origine « fusionnelle » de ces deux types de désadhérence, et du caractère passablement dramatique, *en ce qui concerne le gouvernement humain et plus*

---

<sup>24</sup> Cette question a été parfois résolue par une hypothétique distinction entre *activité* et *subjectivité* : mais si le corps-soi est infiltré jusqu'au plus enfoncé dans le corps par des « projets-héritages », comment pourrait-on distinguer en lui ce qui est processus de l'*activité*, au sein d'un réceptacle qui serait celui de la *subjectivité* ? Cela fait penser à ce personnage de l'antiquité qui s'étant engagé à boire l'eau de la mer mais non celle des fleuves, exigea qu'on arrête le déversement de ceux-ci dans celle-là avant de se soumettre à l'épreuve (selon Joseph Bertrand, cf. Schwartz, 2000, p. 133).

<sup>25</sup> Pas étonnant que ce soit dans le cadre d'un doctorat de philosophie (Stéphanie Maillot, Département d'Ergologie d'Aix-en-Provence) qu'une convention CIFRE ait été signée avec l'Observatoire Régional de Mézières sur la question de la mobilité professionnelle : comme dans le cas des « transferts de compétence », il faut penser en même temps un substrat capable d'assimiler et de se recomposer.

particulièrement, du travail, d'une prise d'indépendance de la désadhérence épistémique par rapport à la désadhérence axiologique<sup>26</sup> (Schwartz, 2009, pp. 61 sq). On ne développera pas ici ce qui est une hypothèse à explorer. On notera seulement que cette dualité est présente, chez ceux qui ont depuis longtemps mené leurs investigations sur le travail comme matrice d'apprentissages.

Ainsi, la distinction de Rabardel entre *sujet capable* et *sujet épistémique* (2005, p. 12). Le sujet capable vise l'intervention dans le monde, alors que le sujet épistémique vise d'abord à produire du savoir. Ces deux dimensions ne sont pas séparables mais Pierre Rabardel assume une prééminence du sujet de l'agir : « Mettre l'accent sur le sujet capable participe de ce mouvement de rééquilibrage des connaissances psychologiques sur l'activité humaine en situation naturelle » (ibid., p.13).

Assez proche de cette dualité est, nous semble-t-il la distinction faite par Pastré entre « schèmes d'action » dont le déterminant essentiel est la situation appelant, pour la traiter, schèmes et instruments, donc regardant du côté de l'épistémique, et les « schèmes d'activité », via le rapport normes propres / valeurs, regardant plus du côté de l'axiologique dans la mesure où c'est le « sujet, avec son histoire, son expérience, son monde d'appartenance » donc avec ses choix de lui-même qui oriente ses stratégies (2005, pp. 105-106 et 232). Mais comme chez Rabardel, quand Pastré reprend de lui la distinction entre activité productive et constructive, si il affirme qu'elles ne sont pas dissociables, « l'apprentissage (qui s'inclut dans l'activité constructive) s'opère toujours dans le cours d'une activité productive » (au sens large de celle-ci). « C'est en se confrontant au réel que le sujet se construit : tel est le sens (...) qu'on peut donner au couple activité productive/activité constructive » (ibid., p. 232), avec là encore, prééminence de la première.

Ce concept de schème, qu'utilise avec fécondité ce courant de la didactique professionnelle vient d'une élaboration de longue durée de Gérard Vergnaud : concept « clé de voûte » pour penser les relations entre les savoirs noués à l'agir et les savoirs théoriques (1996, p. 278). Concept qui essaie de penser une propriété propre au langage, mais plus générale que lui, puisque cette propriété peut se jouer aussi dans l'infra-langagier : l'invariance et l'adaptabilité. Si, comme il le dit, il y a « Au fond de l'action, la conceptualisation » (ibid., p. 275), donc une dimension épistémique au cœur de l'agir, il faut néanmoins, pour lui, redonner à la connaissance sa fonction première, qui est une fonction d'action dans et sur le réel : « C'est par

---

<sup>26</sup> On doit parler de désadhérence axiologique dans la mesure où, sauf égocentrisme radical, la prise d'un monde des valeurs sur nous nous situe dans un horizon de communauté humaine qui nous dépasse à des degrés variables (Schwartz, 2009, pp. 64-66).

l'action que commence la pensée ». Si dans les termes de Récopé, « la conceptualisation semble donc réaliser la *sensibilité à* tout autant que *la sensibilité à* est l'œuvre d'une conceptualisation », il n'empêche que revient en premier ce que nous avons appelé l'axe axiologique : « Est ici posé finalement le problème de l'avènement de la valeur, qui renvoie au problème de la discrimination des qualités » (Récopé et alii, dans ce numéro, § 7, in fine).

Même si les distinctions évoquées ci-dessus ne recoupent pas toujours parfaitement celles que nous avons caractérisées comme axes axiologique et épistémique au plus profond de l'activité, on constatera des convergences et des explorations à poursuivre ensemble. S'il y avait une distance à prendre sur cette première difficulté, ce pourrait être celle-ci : de quelle nature est cette énigmatique prééminence de l'activité, de l'agir transformateur<sup>27</sup> ? De l'axiologique sur l'épistémique, dans la mesure où toute activité, comme débat de normes, réfère le réel à transformer à des valeurs (comme le dit Canguilhem). Par rapport à la priorité donnée au schème chez Revault d'Allonnes, Récopé et alii rappellent encore que selon Canguilhem, cette priorité était attribuée aux normes propres, ajoutant « qu'on ne peut comprendre l'action d'un organisme sans faire appel à la notion de normes propres », permettant seules de rendre compte de ses comportements privilégiés dans des situations comparables. Pour l'approche ergologique, la dimension anthropologique de la vie s'inscrit dans cette problématique du « concept et de la vie », où c'est celle-ci, qui en dernière instance, s'outille du savoir pour élargir son champ de jouissance de la vie. « L'effort de vivre ressaisit l'effort de connaître, il l'empoigne en quelque sorte afin de lui transmettre son énergie et décupler ainsi ses possibilités » (Durrive, 2010, p. 40).

Mais dès lors que cette exigence du vivre, comme recherche de santé, est présente au cœur de l'agir, celui-ci ne peut se définir autrement que comme débat de normes, porté par un corps-soi singulier confronté à un milieu écologique, humanisé, social. Il y a donc une dimension dramatique (au sens premier) de l'activité, qui inscrit d'entrée la dimension épistémique dans les enjeux de ces débats. Il ne peut y avoir d'approche de la dimension épistémique, qui ne doive s'immerger dans la dimension locale des débats<sup>28</sup>. Du coup, cette dimension épistémique, en tant qu'engagée par ces débats où se jouent de manière problématique, souvent conflictuelle et contradictoire,

---

<sup>27</sup> Sur cette entrée problématique par le savoir au dérivé de l'agir dans la sociologie du travail, voir Alexandra Bidet, *op. cit.*, p.42.

<sup>28</sup> Exigence qui s'inscrit dans ce que nous appelons la *discipline ergologique* (Schwartz, 2000b) et entraîne en partie ce que nous nommons les *dispositifs dynamiques à trois pôles* comme posture d'approche de toute situation d'activité humaine (voir Schwartz et Durrive, 2009, pp. 262-263).

les choix de vie collective, ne peut émerger dans la neutralité. Cela a comme conséquence une instrumentalisation possible et aujourd'hui évidente des pouvoirs de l'épistémique. Nos sociétés sont saturées en normes de vie sociale, d'organisation, de prescriptions, de procédures qui s'expriment sous cette forme spécifiée de savoirs qu'on peut dire « en langage » et mieux encore « en concepts ». La séparation de la dimension épistémique par rapport à la dimension axiologique, requise dès que sont visés des objets naturels, peut devenir, dès lors qu'elle touche l'agir humain, une manière d'engourdir l'activité, un déni de ses dramatiques, une déconnexion de ses synergies *effort de connaître / effort de vivre* pour y substituer du savoir produit en aveugle (en désadhérence) par rapport à ces dramatiques.

Face à l'instabilité inévitable et récurrente des débats de normes internes à tous les agirs, la mise en invisibilité de ce que certains appellent des « savoirs d'action » (pour nous les « savoirs investis », mieux, « proches du pôle de l'adhérence »), couplée à l'usage maîtrisé ou inconscient de la « mauvaise désadhérence » (voir Durrive, *ibid.*, p. 35) - ce que nous appelons les « usurpations » (au sens où Canguilhem parlait de « l'usurpation de la norme, 1966, p. 91) -, c'est le risque permanent qui guette cette dialectique de l'épistémique et de l'axiologique : on ne peut traiter ces deux dimensions indissociables de l'expérience humaine indépendamment des tensions qui la traversent dans notre histoire. On a là une forme moderne des rapports savoirs / pouvoirs : elle marque d'une historicité essentielle cette dualité normes / schèmes et nous contraint à nous en instruire dès que nous voulons intervenir sur notre présent.

**3. 2. La seconde difficulté** concernait le recensement et la description « des » savoirs dès lors qu'il n'y avait pas d'agir sans des formes de savoir. Question éminemment épistémique, voire clairement épistémologique : y a-t-il homogénéité de toutes ces formes de savoirs, ou peut-on catégoriser des statuts différents en leur sein ?

Le défi est posé par la thèse de Vergnaud, au début de son article déjà évoqué, « Au fond de l'action, la conceptualisation ». Si au début est l'action, si elle inclut « la prise d'information sur l'environnement, le contrôle des effets de l'action (...), la révision éventuelle de l'organisation de la conduite », alors « pour tout dire, rien ne serait possible sans la conceptualisation ». Et son article se propose de le démontrer « avec des exemples empruntés à plusieurs registres de l'activité humaine » (p. 276). Le concept de *schème* permet de nouer l'ensemble des formes de savoirs engagées dans l'agir. Nous avons déjà dit combien ces études de psychologie cognitive étaient pour nous susceptibles de remplir des zones désignées par nous mais insuffisamment explorées (nous pensons par exemple à la notion de « savoirs investis »).



Mais outre le risque de la neutralisation partielle de cette activité de conceptualisation (son mode de genèse) évoquée au point précédent, la question, à laquelle nous n'avons nulle réponse stabilisée, serait celle-ci : comment combiner la pensée par schèmes avec la thèse de l'enchâssement des débats de normes ? Que l'on reprenne l'exemple des liens possibles entre mémoire de travail et mémoire au travail : si schème il y a dans le maintien en mémoire instantanée, au sein du lobe frontal, de certains indices préférentiels venant du milieu, en fonction de certaines dispositions d'action mises en quelque sorte en patrimoine parce que liées à un certain type de rapport *intéressé* au milieu de travail, ce schème de mise en mémoire, partie prenante de la compétence au travail, ne peut l'être, à notre sens, que d'un point de vue *inchoatif*<sup>28</sup>. Le degré de singularité, d'intégration dans les circuits infra conscients du corps éloigne ce « schème inchoatif » du paradigme de la conceptualisation. Il n'en perd pas pour autant une fonction micro-organisatrice de l'agir vigilant, apte à gérer des rencontres partiellement inédites au sein d'un micro horizon de similitudes opératoires.

Il nous semble donc que cette dimension des structures organisées, ou organisantes du savoir, nouée aux divers registres de l'agir, doit se traiter toujours sur le mode tendanciel, sinon, on perd les continuités d'enchâssement dans le corps-soi. Ces savoirs plus ou moins « investis », ces concepts « pour l'action » ou opératoires, ou pragmatiques (cf. Pastré, 2005, p. 234) nous paraissent s'échelonner entre le pôle de ces schèmes « inchoatifs » et celui où l'activité conceptualisante génère de vraies structures de savoir susceptibles d'exprimer leurs normes de constitution interne. Tout dépend du degré d'adhérence ou de désadhérence relative par rapport à la situation à traiter, du type de décision opératoire à prendre pour chaque niveau du débat de normes. Avec intrication variable de ces différents niveaux selon les formes de convocation par les degrés d'adhérence<sup>29</sup> (on peut penser que plus une des dimensions à traiter de la situation est proche de l'instantané, de l'adhérence extrême, plus le schème est « inchoatif », infra conscient).

Seconde remarque qui se lie à celle-ci : la question de la « mise en langage » de ces savoirs. Autant ces textes si stimulants issus du courant de la

---

<sup>28</sup> Lors même que P. Pastré distingue dans l'apprentissage de la conduite de centrales nucléaires sur simulateur un modèle *opératif*, pragmatique, d'un modèle *cognitif*, sur le registre épistémique, il prend bien soin de dire qu'il y a « de la conceptualisation dans les deux domaines » (2005, p. 75). L'ensemble de cet article « La conception de situations didactiques à la lumière de la théorie de la conceptualisation dans l'action » (ibid., pp. 74-107) est essentiel pour la discussion de ce point.

<sup>29</sup> À propos des professionnels de la conduite de centrales, « cette conduite au quotidien, dit Pierre Pastré, est un inextricable mélange de modèle opératif bien adapté et de routines qui se sont construites là-dessus, pour rendre l'activité plus automatisée et moins coûteuse » (ibid., p. 94).

didactique professionnelle se préoccupent -leur ambition pédagogique est à l'origine essentielle- de la reprise « en école » (Pastré, *ibid.*, p. 233) des apprentissages générés dans l'activité productive<sup>31</sup>, autant la question du langage, de ses limites, de ses dérives, ne nous paraît pas clairement énoncée<sup>32</sup>. Quel est le rapport de la conceptualisation, de l'épistémique, de la mise en forme théorique avec les ressources, les formes et les pièges du langage ? Deux points seulement pour un débat à poursuivre :

S'il y a enchaînements, « schèmes inchoatifs », infiltration des projets-héritages au plus enfoncé du corps-soi, alors il y a forcément des limites indéfinies, imprévisibles, à la mise en mots (au « debriefing ») des schèmes organisant l'agir. Cela encore a toutes sortes de conséquences opérationnelles sur la détermination des compétences et la gouvernance de l'activité (industrielle).

Par ailleurs, les processus d'*usurpation* que nous évoquons au point précédent passent par de vrais *bold-ups* sur l'usage de notions, de concepts aux statuts encore indéfinis. La tension sur l'enjeu de la déconnexion entre la dimension épistémique et la dimension axiologique passe par un usage détourné de la mise en concepts, voilant les dramatiques de l'activité. Le langage est l'élément où se joue ce vrai drame, et pour cette raison, la mise en langage, particulièrement en situation de travail, n'est jamais une opération neutre.

Troisième remarque : de même qu'il y a une discontinuité -« indéfinie », inidentifiable- dans la mise en langage du côté des « schèmes inchoatifs », de même il paraît épistémologiquement nécessaire d'admettre une discontinuité, à l'autre pôle, celui qui cherche à se mouvoir dans la désadhérence, qui cherche à « fabriquer du concept ». « Les concepts et théorèmes changent de statut, dit justement Gérard Vergnaud, lorsqu'ils sont exprimés, discutés, intégrés, dans des systèmes théoriques cohérents » (*ibid.*, p. 289). Mais cette affirmation vient à l'appui d'une continuité de fond avec le « langage ordinaire », base de toute construction conceptuelle, dans la mesure où c'est en lui que peuvent s'identifier les invariants, les schèmes.

Autant la problématique plus haut évoquée des rapports entre le concept et la vie légitime une vision homogène des ambitions de connaître rapportée à l'ambition de vivre, autant l'efficacité même de cette ambition de connaître exige, pour la production de cette forme de connaissance qu'est la science,

---

<sup>31</sup> Voir par exemple les pratiques de « debriefing » développées par Pastré (*ibid.*, pp. 83, 89, 96) et le propos si juste de Gérard Vergnaud : la conceptualisation sous-jacente à l'action « ne se suffit pas toujours à elle-même », « elle est profondément transformée lorsqu'elle est explicitée, débattue, et organisée en un système cohérent de concepts et d'énoncés, c'est-à-dire lorsqu'elle prend une forme théorique » (article cité, p. 275).

<sup>32</sup> « La mise en mots des connaissances en acte est difficile » dit Gérard Vergnaud (art.cité, p. 289). Sans doute, mais il est essentiel d'expliquer pourquoi.

son essai d'excentration par rapport à l'ambition de vivre (la « bonne désadhérence »), c'est-à-dire par rapport à ce qu'on a appelé la dimension axiologique. Si les « usurpations » sont possibles, c'est précisément parce qu'elles cherchent illégitimement à récupérer le bénéfice et le prestige de cette excentration légitime. Pour préciser ce qu'on a appelé plus haut la « mauvaise désadhérence », nous avons en diverses circonstances tenté de justifier ce qui pourrait s'appeler une « entrée en épistémicité », c'est-à-dire un usage explicitement normé du concept, au sein d'un « référentiel conceptuel », contrairement aux usages plus lâches des mots ordinaires et plus libres de ce que l'on peut appeler « notions ». Nous avons alors distingué divers types d'épistémicité, ce qui permet ensuite de dresser une topographie des circuits illicites en leur sein<sup>33</sup>. La continuité des formes de savoir ne doit pas hypothéquer la « bonne désadhérence », ce qui introduit une discontinuité dans ce continuum des savoirs articulés à tout agir transformateur.

**3. 3. La troisième question** est celle-ci, formulée dans la suite de notre dialogue avec les auteurs précédents : les investigations sur les dynamiques d'apprentissage (épistémique) générées dans le décours des activités professionnelles les conduiront-elles à rencontrer à un certain moment l'étrange, ou l'entité-sujet, comme lieu de sédimentation d'un patrimoine, instable sans doute, mais apte à traiter en son sein de multiples variabilités.

Les schèmes, dit Gérard Vergnaud, se « développent en interaction », forment des « répertoires », ouvrant à une variété de domaines d'activité. Mais « ce développement s'effectue le plus souvent dans la longue durée de l'expérience » (ibid., p. 284). Janine Rogalski distingue les expériences « sédimentées » et les expériences « épisodiques » qu'il y a lieu « d'articuler » (§ 4)<sup>34</sup>. La notion d'expérience sédimentée, instance de réorganisation des nouvelles expériences, s'inscrit sur une temporalité longue, et comme « histoire incorporée », Janine Rogalski la rapproche de la notion d'*habitus* de P. Bourdieu (§ 2). Distinguant « capacités et pouvoirs », toutes deux « subjectocentrées », Pierre Rabardel les inscrit dans des « dynamiques temporelles différentes » : « L'activité constructive (par laquelle s'élaborent les capacités de faire et d'agir du sujet) doit, par delà les variabilités de la singularité, et d'une certaine façon contre ces variabilités, élaborer les invariances nécessaires au renouvellement et au développement des capacités d'agir du sujet en devenir » (2005, p. 20). Avec insistance, ces travaux cheminent tous, et c'est logique, vers cette entité-sujet énigmatique.

---

<sup>33</sup> Pour une brève présentation, voir dans le n° 6 de cette Revue, notre texte p. 17.

<sup>34</sup> « On pourrait dire que les expériences sédimentées renvoient au continu de l'expérience et les expériences épisodiques à la discrétisation, voire à la rupture. Les deux processus ont leur partie à jouer dans le développement et les situations didactiques qui visent à le produire ou l'orienter » (2009, § 6.3).

Pierre Pastré l'exprime avec une force remarquable<sup>35</sup>, avec sa reprise de la distinction faite par Paul Ricœur de *l'idem* et de *l'ipse*. « Pour se connaître, le soi doit se reconstituer à partir de ses œuvres, de toutes les traces de lui-même qu'il a laissées dans son vécu (...) La permanence dans le temps même inextricablement quelque chose qui est de l'ordre de l'accumulation, et qui relève de la *mémeté*; et quelque chose qui est de l'ordre de la fidélité à soi-même, qui relève de *l'ipséité* » (2005, p. 241). Affronté à la même thématique du changement et du même, Michel Récopé et alii parlent du « corps de l'être-pratiquant » comme d'« un corps changeant à mesure qu'il incorpore une autre norme d'activité et qu'il constitue un nouveau monde. Ceci nous semble assurer une intégration corporelle, tout le contraire d'une dispersion »<sup>36</sup> (dans cette Revue, in « Conclusion »).

On constate donc une convergence de ces recherches sur l'apprentissage par le faire vers une interrogation exigeante sur cette entité support du même et de l'autre<sup>37</sup>. De même on assiste à un essai convaincant de redéfinition du concept d'*expérience*, versée du côté d'une *mémeté*, sédimentant des intégrations successives et pour autant disponible aux épisodes successifs que la vie offre à traiter.

Ces mêmes auteurs ne cachent pas les difficultés à articuler, comme disait Janine Rogalski, expérience sédimentée et épisodique : mélange « inextricable », disait P. Pastré : « c'est une entreprise très difficile que de répéter ce qui dans le développement relève de l'un et l'autre registre, car généralement ces deux dimensions se recouvrent au point de souvent se confondre » (ibid., p. 241). Plus loin, dans le § 6,3 essentiel dans cette contribution sur « Genèse et Identité », il parle de deux apories, très proches à notre sens, « la place du sujet dans l'histoire (son histoire) et celle de la nature de l'invariance dans un processus historique » (p. 252). Distinguant à cette occasion le sujet du « soi », il rappelle qu'il faut « surmonter la dispersion d'une vie pour en faire une destinée »<sup>38</sup>, obligation d'autant plus ardue à rendre intelligible que toute existence humaine est faite aussi de

---

<sup>35</sup> Comme nous l'avions déjà noté dans notre intervention de Dijon, voir 2010, pp. 18-19 :

<sup>36</sup> Sur cette même question, Hartmut Rosa (op.cit., p. 179), note, avec Walter Benjamin, Georg Simmel, la progressive « perte d'expérience » due à une accélération d'« épisodes » non cumulables, non intégrables.

<sup>37</sup> Mouvement que nous apprécions hautement, plus fécond, nous semble-t-il que tout mouvement inverse, partant « du sujet » (indifférencié, affronté à quoi ?) vers « ses œuvres ». Sur ce mouvement, voir Pastré, 2010, pp. 52-55 (« Faut-il un sujet pour le pouvoir d'agir ? », p. 53). Le même type de mouvement nous a conduit de l'activité de travail vers ce que nous avons redéfini comme « usage de soi », donc vers cette énigmatique « entité-sujet » (voir plus haut, partie I de ce texte).

<sup>38</sup> Dans le même sens, nous parlions dès notre thèse (1986, 1988), et dans le même sens, à propos du travail, de « destin à vivre ».



« ruptures » et pas seulement de continuités (p. 253). Il y a des « choix » à faire, l'homme n'est pas un « pantin » ni de son histoire, ni de l'histoire, « il faut bien admettre qu'il n'y aurait pas de sujet sans transcendance par rapport aux organisateurs de son activité » (p. 259).

Très belles pages, dont nous partageons l'inspiration essentielle<sup>38</sup>. Mais ne peut-on avancer un peu plus sur cette question : où, comment, se traite cet « inextricable » mixte de même et d'autre, de notre *idem* et de notre *ipse* ?

Nous dirons pour finir que porter notre regard sur notre destinée d'humains comme êtres d'activité, c'est nous voir comme creusets, en tant que corps-soi, de successions de débats de normes enchâssés. Il nous semble que c'est précisément en ces nœuds que se rejoue en permanence cette « inextricable » articulation. Les débats de normes nous apparaissent comme les *stations* où tentent de s'opérer les articulations. Ces débats de normes sont autant d'obligations à des *choix*, d'enjeux, de visibilité extrêmement variables.

La même est massivement présente, à travers la confrontation aux normes antécédentes, même historique, sociale, et même dans la substance de l'impossible/invivable de la personne qui s'alimente des myriades de ses renormalisations propres, lesquelles se sont sédimentées dans son corps-soi. Pour chaque personne, ce débat porte une part de singularité inévitable, ce qui fait qu'elle est « une personne », en raison de l'histoire propre de ses sédimentations. Mais en même temps, ce débat se repose à chaque moment de la vie en des termes plus ou moins nouveaux, même si ce nouveau est infinitésimalement pertinent (rappelons ce vieux postulat de l'analyse du travail, que nous héritons des ergonomes : toute situation de travail est toujours en partie singulière). Alors il y a toujours, même dans l'invisible, obligation de se re-choisir (les « ruptures » évoquées par P. Pastré). Les débats de normes réactivent donc l'ipséité, obligent à se re-choisir comme « soi », requestionnent ces « fidélités », et les font plus ou moins retravailler. Si la continuité de nos vies est scandée par des *dramatiques*, est conçue comme rien d'autre que succession de *dramatiques*, alors on comprend comment elles laissent des traces, s'impriment dans le corps-soi, doivent en permanence négocier leur compatibilité avec l'expérience antérieure de vie, conçue comme essai toujours renouvelé de mise en cohérence des précédentes renormalisations. Par là, même à titre infinitésimal, la même est remise en chantier<sup>39</sup>. Face à cette difficulté majeure, cette apparente

---

<sup>38</sup> C'était même l'argument essentiel de notre thèse.

<sup>39</sup> L'expérience n'est formative que pour autant qu'elle conduit ou contraint à des débats de normes. Lorsque Janine Rogalski cite le chercheur suédois Brehmer, selon lequel « l'expérience ne résulte pas de la simple accumulation de cas, mais « d'un processus actif de test d'hypothèse », et que « ... nous avons besoin de définir ce que nous avons à apprendre avant d'être capable de l'apprendre » (article cité, § 5, 1), nous voyons dans cette dimension active de l'expérience, une proximité avec la distinction

aporie, ce mixte inextricable de variation et d'invariance, d'identité du « soi » et de sa permanente remise en histoire, la proposition de la vie humaine comme séquences indéfinies de débats de normes enchâssés d'un corps-soi nous paraît porter quelque lumière. Ces débats de normes, c'est comme le cœur battant de la dialectique *idem/ipse*. L'activité *fait histoire*, nous n'y pouvons rien, et nous sommes mis au déli, jour après jour, d'assimiler ces nouvelles rencontres, dans l'être que nous sommes devenu. Sans assurance d'y réussir.

Ainsi, le destin de l'humain, comme être d'activité, est d'être dans la tension constante, voire dans la contradiction, entre la désadhérence et la réadhérence axiologique, la désadhérence et l'adhérence épistémique, avec le risque permanent, surtout dans nos sociétés marchandes et de droit, de la divergence pathogène entre ces deux désadhérences : risque du voile porté sur la nécessité pour le corps-soi d'avoir à rejouer partiellement ce destin dans le présent des rencontres de l'histoire, risque du déni porté sur la contrainte à renormaliser. Contrainte qui est un retravail des savoirs et des valeurs que conteste, que refuse, toute connaissance en surplomb, qui, pour l'essentiel, sait déjà tout.

## Bibliographie

Les secondes dates entre parenthèses indiquent la date de la première édition ou parution en langue originale de l'ouvrage ou de l'article.

- Berthoz, A. (1997). *Le sens du mouvement*, Paris : Odile Jacob.
- Bidet, A. (2011). *L'engagement dans le travail, qu'est-ce que le vrai boulot ?* Paris : P.U.F.
- Boutet, J. (2008). *La vie verbale au travail*, Toulouse : Octarès Éditions.
- Canguilhem, G.
  - - (1966). *Le normal et le pathologique*, Paris : P.U.F.
  - - (2002). *Écrits sur la médecine*, Paris : Le Seuil.
- Daniellou, F. (2008). « Développement des TMS : désordre dans les organisations et fictions managériales ». Recherche Action Prévention durable des TMS. Communication plénière invitée au 2<sup>e</sup> Congrès francophone sur les troubles musculo-squelettiques : de la recherche à l'action. Montréal, 18 et 19 juin 2008, IRSST / Groupe de Recherche Francophone sur les Troubles Musculosquelettiques. [www.irsst.qc.ca](http://www.irsst.qc.ca) « désordre dans les organisations et fictions managériales », 2<sup>e</sup> Congrès francophone sur les TMS, de la recherche à l'action, Québec, @activité.

---

que nous avons faite entre « expérience du travail » et « travail comme expérience » (Schwartz, 2000, pp. 333-337).

- Durrive, L. (2010). L'activité humaine, à la fois intellectuelle et vitale, éclairages complémentaires de Pierre Pastré et d'Yves Schwartz, *Travail et Apprentissages*, 6, 25-45.
- Fache, H. (2011). *L'expérience corporelle des pratiquants de Volley-ball en situation. Phénomènes et structure des apparaissances*. Sarrebruck : Éditions Universitaires Européennes. Thèse de doctorat en STAPS, soutenue en mai 2010, Université Blaise Pascal, Clermont Ferrand.
- Hollenstein, C. (2009). *Le corps-soi du musicien : recueil des entretiens*, Mémoire de master Ingénierie de la Formation et des Compétences, Université de Strasbourg.
- Jouanneaux, M.
  - (1999). *Le pilote est toujours devant. Reconnaissance de l'activité du pilote de ligne*. Toulouse : Octarès Éditions.
  - (sous presse). *De l'agir au travail*. Toulouse : Octarès Éditions.
- Lauroua, S. (2004). *Les enjeux de la communication non verbale*, Mémoire DESS APST, Université de Provence, Département d'Ergologie.
- Leontiev, A. (1984/1975). *Activité, Conscience, Personnalité*. Moscou : Éditions du Progrès.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*, Gallimard.
- Oddone, I., Ré, A., Bianchi, G. (1981/1977). *Redécouvrir l'expérience ouvrière*. Paris : Éditions Sociales.
- Pastré, P.
  - (2003). La conception de situations didactiques à la lumière de la théorie de la conceptualisation dans l'action. In P. Rabardel et P. Pastré (Eds.), *Modèles du sujet pour la conception* (pp. 73-107). Toulouse : Octarès Éditions.
  - (2005). Genèse et Identité. In P. Rabardel et P. Pastré (Eds.), *Modèles du sujet pour la conception* (pp. 231-259). Toulouse : Octarès Éditions.
  - (2010). Quel sujet pour quelle expérience : un point de vue de didactique professionnelle. *Travail et Apprentissages*, 6, 46-55.
- Pélegrin, B. (à paraître). Sur l'autoconfrontation : vous avez dit « croisée » ?, *Revue Ergologia*, 5.
- Rabardel, Pierre (2005). Instrument subjectif et développement du pouvoir d'agir. In P. Rabardel et P. Pastré (Eds.), *Modèles du sujet pour la conception* (pp. 10-29). Toulouse : Octarès Éditions.
- Récopé, M. (1996). *Statut et fonction du schème du duel dans l'organisation de l'action motrice d'opposition : le cas du volley-ball*. Thèse de Psychologie, Université Paris 5.
- Récopé, M., Fache, H., Fiarl, J. (à paraître). Sensibilité, conceptualisation et totalité [activité-expérience-corps-monde], *Travail et Apprentissages*, 7.
- Rogalski, J., Leplat, J. (2009). Expériences et expérences. *CD Rom du Premier colloque international de Didactique Professionnelle*, 2-4 décembre, Dijon.
- Rosa, H. (2010/2005). *Accélération, une critique sociale du temps*. Paris : La Découverte.
- Schwartz, Y.
  - (1987). Travail et usage de soi. In collectif, *Je sur l'Individualité* (pp. 181-207). Paris : Messidor-Éditions Sociales. Republié dans Schwartz, Y. (1992). *Travail et Philosophie, convocations mutuelles*. Toulouse : Octarès Éditions, pp. 45-66.

- (1988/1986). *Expérience et Connaissances du travail*. Paris : Messidor Editions Sociales, Présentation de G. Canguilhem, postface de Bernard Bourgeois.
- (2000). *Le paradigme ergologique ou un métier de philosophe*. Toulouse : Octarès Editions.
- (2000b). Discipline épistémique, discipline ergologique, Paidcia et politeia. In B. Maggi (Ed.), *Manières de penser, manières d'agir en éducation et en formation* (pp.32-68). Paris : P.U.F.
- (2007). Un bref aperçu de l'histoire culturelle du concept d'activité, *@ctivités*, 4 (2), 122-133, <http://www.activites.org/v4n2/v4n2.pdf>
- (2009). L'ergologie à l'Université de Provence, *Revue Industries en Provence*, 17, 19-30.
- (2010). Quel sujet pour quelle expérience ?, *Travail et Apprentissages*, 6, 11-24.
- Schwartz, Y., Faïta, D. (1985). *L'Homme producteur*. Paris : Editions Sociales.
- Schwartz, Y., Durive, L.
  - (2003). *Travail et ergologie, entretiens sur l'activité humaine*. Toulouse : Octarès Editions.
  - (2009). *L'activité en Dialogues, entretiens sur l'activité humaine (II), suivi de Manifeste pour un ergo-engagement*, Toulouse : Octarès Editions.
- Squire, L., Kandel, E. (2002/1999). *La mémoire, de l'esprit aux molécules*. Paris, Bruxelles : De Breeck Université.
- Vergnaud, G. (1996). Au fond de l'action, la conceptualisation. In J.-M. Barisier (Ed.), *Savoirs théoriques, savoirs d'action* (pp. 275-292). Paris : P.U.F.